



ADANIA SHIBLI

UN DÉTAIL MINEUR

ROMAN TRADUIT DE L'ARABÉ PAR STÉPHANIE DUJOLS

Sindbad
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

REFLETS SUR UN MUR BLANC, Actes Sud, 2004.

NOUS SOMMES TOUS À ÉGALE DISTANCE DE L'AMOUR, Sindbad/Actes Sud,
2014.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :

Tafīl thānawī

Éditeur original :

Dār al-Ādāb, Beyrouth

© Adania Shibli, 2016

Publié avec l'accord de Fitzcarraldo Editions,
représentée par L'Autre Agence, Paris, France.

Tous droits réservés

Photographie de couverture : © Shelley Belboda / Millennium Images, UK

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14211-7

ADANIA SHIBLI

Un détail mineur

roman traduit de l'arabe (Palestine)

par Stéphanie Dujols

Sindbad
ACTES SUD

Rien ne bougeait, sauf le mirage. De vastes surfaces dénudées s'étageaient jusqu'au ciel, frémissantes et silencieuses. L'éclat du soleil de l'après-midi effaçait presque les lignes de leurs hauteurs sablonneuses à l'ocre blême. On n'en discernait que de fragiles contours qui sinuaient au hasard en un flot de courbes et d'inflexions inégales semées d'ombres grêles – celles des buissons de pimprenelle et des pierres mouchetant les pentes. Hormis cela, rien. Juste l'immensité aride du Néguev écrasée sous la fournaise du mois d'août.

Seuls signes de la présence d'une vie aux alentours, des aboiements sporadiques et le tapage des soldats affairés à installer le camp qui parvenaient à ses oreilles tandis qu'à travers ses jumelles, posté en haut d'une dune, il promenait son regard sur le paysage étendu devant lui. Malgré la lumière aveuglante qui lui piquait les yeux, il suivait avec attention le tracé des petits sentiers et des sillons creusés dans le sable ; de temps en temps, il s'arrêtait sur l'un d'eux et l'observait plus longuement. Enfin il éloigna les jumelles de son visage, en essuya la sueur et les replaça dans leur sacoche, puis fendit son chemin dans le vent fort et nerveux de l'après-midi pour regagner le camp.

En arrivant ici, ils avaient trouvé deux baraques et les vestiges d'un mur d'une troisième à moitié écroulée – c'était tout ce qui avait réchappé des violents bombardements du début de la guerre. Mais désormais, la tente principale et celle de commandement se dressaient à côté des baraques, et l'espace résonnait du bruit des piquets et des barres qu'on enfonçait pour monter les trois autres tentes où logeraient les soldats. À son retour au camp, le caporal-chef – son adjoint – vint à sa rencontre pour lui annoncer qu'ils avaient débarrassé le terrain des gravats et des pierres qui l'encombraient, et qu'à présent, un groupe de soldats s'occupait de restaurer les tranchées. Il répondit qu'il faudrait absolument avoir terminé l'installation avant la nuit, puis lui demanda d'aviser les sergents de chacune des sections, certains caporaux et les soldats les plus anciens du peloton qu'ils devaient se présenter sur-le-champ dans la tente de commandement pour une réunion spéciale.

*

S'engouffrant par l'ouverture de la tente, la lumière du jour se répandait à l'intérieur en s'étalant sur le sable, révélant les multiples petits reliefs laissés par les pas des militaires à sa surface. Il ouvrit la séance en déclarant que tant qu'ils seraient basés à cet endroit, leur mission principale consisterait à la fois à délimiter la frontière sud avec l'Égypte, en empêchant les infiltrés de la traverser, et à ratisser le Sud-Ouest du Néguev pour le nettoyer des Arabes qui s'y trouvaient encore – des sources militaires aériennes signalaient en effet des mouvements de Bédouins et d'un certain nombre d'infiltrés.

Ils mèneraient également des missions quotidiennes de reconnaissance pour explorer minutieusement la zone. Toute cette opération pourrait prendre un certain temps ; ils resteraient postés ici jusqu'à ce que la sécurité soit parfaitement assurée dans cette partie du Néguev. Enfin, ils effectueraient des entraînements journaliers et des manœuvres avec l'ensemble de la troupe pour s'exercer aux modes de combat en milieu désertique et se familiariser à de telles conditions.

Les autres l'écoutaient en suivant le mouvement de ses mains sur la carte dépliée devant eux, où l'emplacement du camp était marqué par un petit point noir à peine visible à l'intérieur d'un grand triangle gris. Comme personne ne commenta ce qui venait d'être dit, un silence plana quelques instants sur l'assemblée ; il détourna alors le regard de la carte pour observer leurs visages mornes, inondés de sueur, qui scintillaient dans la lumière pénétrant par l'ouverture de la tente. Il reprit ensuite son discours en leur recommandant de bien insister auprès des soldats, en particulier les nouvelles recrues qui avaient rejoint le peloton, pour qu'ils prennent soin de leur équipement et de leur uniforme ; s'il manquait à quiconque du matériel ou des vêtements, qu'ils l'en informent directement. Il leur incombait également de leur rappeler de veiller à leur hygiène personnelle et de se raser quotidiennement. Au moment de lever la séance, il demanda au chauffeur, à un sergent et à deux caporaux présents dans l'assistance de se préparer à sortir avec lui pour un premier tour de reconnaissance dans la région.

Avant de partir, il passa par l'une des deux baraques, celle qu'il avait prise pour logis, et déplaça ses affaires

– qu’il avait d’abord entassées près de l’entrée – dans un coin de la pièce. Soulevant un jerrycan de métal au milieu de son attirail, il versa de l’eau dans une petite bassine, puis tira d’un sac de toile une serviette qu’il humecta, avant de la passer sur son visage pour en ôter la sueur. Ensuite il la rinça et enleva sa chemise pour s’essuyer les aisselles. Enfin il renfila cette dernière et, après l’avoir reboutonnée, il lava bien la serviette et la suspendit à l’un des clous plantés dans le mur. Sur ce, il emporta la bassine à l’extérieur, versa dans le sable l’eau sale qu’elle contenait, puis revint avec dans la pièce, la posa dans le coin à côté de ses affaires, et ressortit.

Le chauffeur était assis derrière le volant. Les autres, ceux auxquels il avait demandé de se joindre à lui, se tenaient autour du véhicule. Lorsqu’il se fut rapproché, ils montèrent à l’arrière, et lui se dirigea vers le siège avant à côté du chauffeur, qui rajusta sa posture avant de tendre la main vers la clé de contact pour faire démarrer le moteur, dont le vrombissement tapageur envahit l’atmosphère.

Ils se mirent en route vers l’ouest, traçant leur chemin à travers ces monticules d’un ocre blafard qui moutonnaient de tous côtés, suivis par d’épais nuages de sable, surgis de sous leurs roues, qui s’élevaient dans le ciel en voilant entièrement le paysage derrière eux. Les hommes assis à l’arrière en étaient incommodés ; ils fermaient les yeux et la bouche pour tenter d’empêcher la poussière d’y pénétrer. Ces flots de nuages aux formes inégales ne retombaient que lorsque le véhicule disparaissait dans le lointain et que le bruit du moteur s’évanouissait entièrement. Le sable se reposait alors lentement sur les dunes, estompant les deux sillons parallèles laissés par les roues à leur surface.

Parvenus à la ligne d'armistice, ils inspectèrent la bande frontalière sans repérer la moindre tentative d'infiltration. Le soleil commençait à se rapprocher de l'horizon et tous étaient accablés de chaleur et de poussière ; il donna l'ordre au chauffeur de rentrer au camp. Les rapports avaient beau signaler des mouvements dans la région, ils n'avaient pas croisé âme qui vive au cours de cette patrouille.

Ils arrivèrent au camp avant la tombée de la nuit. À l'est, néanmoins, le bleu du ciel se fondait déjà presque dans l'obscurité, où pointait la lueur falote de quelques étoiles. L'installation n'était pas encore terminée. À peine descendu du véhicule, il déclara que tout devait être prêt avant que l'on se mette à table pour dîner. Alors soudain les soldats s'activèrent, leurs silhouettes se mirent à aller et venir aux quatre coins avec zèle, d'un pas plus vif.

Il se dirigea ensuite vers sa baraque, qu'il trouva plongée dans le noir. Il resta quelques instants immobile à l'intérieur, avant de revenir vers la porte et de l'ouvrir en grand de façon à atténuer un peu l'obscurité qui régnait dans la pièce. Attrapant la serviette accrochée au mur, à présent parfaitement sèche, il la mouilla avec un peu d'eau qu'il versa directement du jerrycan pour essuyer la sueur et la poussière de son visage et de ses mains. Puis se penchant à nouveau sur ses affaires, il saisit une lampe à pétrole, en souleva la cheminée de verre, puis la posa sur la table sans allumer la mèche et ressortit de la baraque. Bien qu'il ne soit resté que quelques minutes à l'intérieur, le ciel était maintenant parsemé d'une multitude d'étoiles et les ténèbres l'enveloppaient entièrement ; on eût dit que la nuit était tombée d'un coup sur le campement. Dans le même temps, les silhouettes des

soldats s'étaient remises à traîner ; leurs voix retentissaient dans la nuit bleu marine, où filtrait le scintillement des lampes s'échappant par les fentes et les ouvertures des tentes.

Il déambula entre les installations du camp pour inspecter l'avancement des travaux, notamment la rénovation des tranchées et l'aménagement des terrains d'entraînement. Tout semblait bien se passer – hormis le fait qu'il était déjà plus de huit heures et que, d'ordinaire, on se rassemblait à huit heures précises pour dîner. Mais la troupe ne tarda pas à se diriger vers la tente principale pour s'asseoir au complet autour des longues tables.

Aussitôt après le dîner, il regagna sa baraque, se dirigeant à la lueur de la pleine lune et des étoiles disséminées au-dessus de la ligne sombre de l'horizon. Il se prépara à se coucher, puis éteignit la mèche de la lampe et s'allongea sur le lit en repoussant le drap de son corps, qu'il laissa entièrement découvert – la chaleur était extrêmement lourde à l'intérieur de la pièce. Cela ne l'empêcha pas de s'endormir sur-le-champ. Tout le monde avait eu une longue et rude journée – en ce 9 août 1949.

*

Un mouvement sur sa cuisse gauche le réveilla. Il ouvrit les yeux sur l'épaisse obscurité et la chaleur suffocante de la pièce. Son corps était trempé de sueur. Il sentait quelque chose juste en dessous de la lisière de son caleçon ; quelque chose qui remonta légèrement, puis s'immobilisa. Le bourdonnement du vide emplissait l'espace, entrecoupé de temps à autre par le son étouffé des

déplacements des soldats assurant la garde du camp, le vent qui claquait sur les toits des tentes, un chien aboyant au loin et comme des blatètements de chameaux.

Après être resté un moment immobile, il avança la tête en même temps qu'il redressait le dos, tout doucement. Mais la chose bougea encore. Il se figea, puis posa son regard sur sa jambe. Les ténèbres l'empêchaient de distinguer ce qu'il y avait à sa surface, bien qu'à présent, on percevait l'ombre des meubles et des affaires qui se trouvaient dans la pièce et les poteaux de bois soutenant les planches du toit, car la lueur blafarde de la lune s'insinuait dans la baraque par les interstices. D'un coup, il plaqua sa main sur la bête et l'arracha à sa cuisse pour la jeter au loin, avant de s'empressez d'allumer la lampe posée sur la table. Quand la flamme jaillit de sa mèche, il la promena au-dessus de l'intervalle entre le lit et la table, mais comme rien ne bougeait, sinon les ombres de quelques cailloux épars vacillant sous la lumière qui tournoyait en fouillant le plancher, il agrandit le cercle de ses recherches pour inspecter le lit, puis l'espace au-dessous, puis les coins de la pièce, les abords de la porte, de son sac, de sa malle, de son attirail, puis les murs, jusqu'en haut, vers le plafond, puis encore une fois le lit et autour de ses bottes. Ensuite il secoua ses vêtements suspendus à des clous fichés dans le mur. Puis le revoilà à scruter le dessous du lit, puis toute la surface du sol, lentement, jusque dans les coins, puis les murs et le plafond, et enfin sa propre ombre qui se déplaçait dans tous les sens en sautillant autour de lui. Après cela il se calma, et avec lui la lumière et les ombres de la pièce. Il approcha la lampe de sa cuisse, qui dégageait une légère sensation de brûlure ; deux petits points rouges apparurent

dans la lumière. La bête avait été plus vive que lui, elle l'avait piqué avant qu'il ne la jette au fond de la baraque.

Il éteignit la lampe, la rangea près de la malle et revint dans son lit. Mais il ne parvint pas à se rendormir, car, peu à peu, la brûlure causée par la piqûre s'exacerba. Lorsque l'aube se leva, c'était comme si la peau était arrachée.

Il finit par quitter le lit pour se diriger vers le coin où étaient regroupées ses affaires tachetées par le soleil du matin qui s'immisçait entre les planches du toit. Il remplit d'eau la bassine en métal, attrapa la serviette accrochée à un clou et la trempa dedans, avant de l'essorer pour s'essuyer le visage, le torse, le dos et les aisselles. Ensuite il enfila sa chemise, puis son pantalon qu'il remonta au-dessus du genou, où il s'arrêta un instant pour examiner la piqûre sur sa cuisse – un léger renflement s'était formé autour des deux points douloureux, qui avaient noirci. Puis il remonta le pantalon jusqu'en haut, rentra le pan de sa chemise à l'intérieur et serra sa ceinture autour de sa taille en la fixant au niveau de la marque visible sur la toile. Là-dessus, il lava la serviette et la remit à sa place sur le clou. Enfin il parcourut d'un œil minutieux les murs, le plafond et le sol, après quoi il sortit de la baraque.

*

Ce matin-là, ils mirent fin à leur tour de reconnaissance lorsque, le soleil s'approchant du zénith, ils ne purent plus supporter son ardeur, ni rester assis dans le véhicule, où tout était si chaud qu'ils se brûlaient au moindre contact. On était le 10 août 1949 ; il était bientôt midi.

Au campement, les soldats s'étaient repliés sur les étroites bandes d'ombre rasant les tentes ; impossible de

se tenir sur les vastes étendues directement exposées au soleil, dont chaque grain de sable absorbait la chaleur depuis le matin. Quant à lui, poussé par une violente colique qui l'avait saisi pendant la patrouille – non par la chaleur –, à peine descendu du véhicule, il se rua vers sa baraque sans faire halte dans la tente de commandement ni inspecter le camp.

L'eau sale de sa toilette du matin croupissait toujours dans la bassine. Il sortit la vider dans le sable près de la baraque pour la remplir à nouveau avec de l'eau du jerry-can. Ensuite il se déshabilla en gardant son caleçon, puis attrapa la serviette suspendue à un clou, l'imbiba d'eau et s'essuya le corps. Il commença par son visage, avant de passer à son cou, sa poitrine et ce qu'il pouvait atteindre de son dos. Il rinça encore la serviette, puis s'occupa de ses bras et de ses aisselles. Il s'essuya les jambes en dernier, en évitant la zone de la piqûre – elle avait continué à enfler et, autour, la rougeur s'était avivée. Après avoir bien lavé la serviette et l'avoir raccrochée à son clou, il alla chercher une petite trousse de secours rangée avec ses affaires dans le coin de la pièce et revint vers la table. L'ayant posée dessus, il l'ouvrit pour en sortir un désinfectant, du coton et de la gaze. Il versa un peu de désinfectant sur le coton et s'appliqua à nettoyer la piqûre avec une extrême précaution. Ensuite il la banda avec la gaze, puis se dirigea vers le lit et s'y allongea. D'intenses convulsions commençaient à secouer son dos et ses épaules.

*

Bien qu'elle leur ait semblé utile pour explorer la région et découvrir ses recoins, la patrouille de l'après-midi ne